

Plaques de verre

Michel Bulteau

Number 59, Winter 1994

Écrivains - Paroliers

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13985ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bulteau, M. (1994). Plaques de verre. *Moebius*, (59), 51–52.

PLAQUES DE VERRE

Michel Bulteau

Panorama distrait, lyrique des rapports secrets entre la science et la peinture (je feuillette une revue scientifique) : représentation en bleu, blanc, or des particules résultant de la collision d'un ion soufre contre une cible d'or; voir du côté de Mark Tobey, par exemple *Edge of August*, 1953. Quant à l'électron d'un atome d'hydrogène placé dans un champ magnétique intense, on peut regarder (en ce qui concerne précisément le comportement chaotique de l'électron révélé par des points orange), on peut regarder donc du côté des voiles couleur diaphane de Jules Olitski.

Hier soir, vu, dans un film, un type qui rentrait dans sa chambre, fatigué, allumait une lampe, se laissait tomber sur son lit, un bras lui protégeant les yeux.

Où est-il le son du saxo alto maintenant que je suis mort? Le son qui tournoyait dans un tuyau couvert d'écailles. Maintenant que la terre m'a englouti. Ce saxo qui persiste tandis que des gens montent l'escalier. En bas, au café, des femmes seules avec des sacs à main. Elles attendent, elles n'entendent pas le serpent sonore, un boa en cuivre qui n'a pas encore digéré sa proie. Les marches deviennent plus difficiles à monter, le café moins chaud dans les tasses. De la terre sur les pages, sur les poètes disparus. Arrachées les ailes de ces mouches inoffensives.

Je suis seul, en ce dimanche matin de fin d'hiver. Dans la rue, le soleil chauffe tout un trottoir, et l'eau des caniveaux est claire.

J'ai trop dormi. Dix heures.

Des allusions. Des insultes. Le silence. «La vie simple» est une fumisterie. Je suis cerné par des papiers, des stylos, des crayons.

— Je ne veux plus aller au cinéma, dis-je.

— Pourquoi? demande-t-elle.

— Parce que tout s'envole. Rien ne reste.

— Oh écoute, ça me fatigue, on reprendra ça une autre fois.

La course, l'essoufflement avant de s'arrêter net sur la ligne de départ des premiers mots.

Souffler la fumée de la *Lucky Strike*. Écrire ces mots la main gauche près de l'oreille, entendre sa montre et dehors le vent. Depuis quelques jours, il s'est remis à faire froid.

Créer un temps manquant dans l'œuvre d'art. Est-ce possible dans la vie?

L'aiguille des secondes tourne, pagaille dans les lignes, les lignes-êtres.

La vertu est récompensée, mais toute une partie des choses reste couverte.

Je suis assis à l'arrêt d'autobus, mal protégé par les plaques de verre, mais enfin à l'intérieur et au-dessus, la vie, comme un monstre qui ne va pas tarder à jeter l'abri par terre.

Anatomie. Rendre «engageant» un os.

L'impression brûle, l'impression touche (avec deux lames), je découvre que l'impression n'est jamais terne.

La pensée avec au bout un pinceau qui zigzague dans la boîte crânienne. Un pinceau qui trace à la fois des limites et un infini discordant. Et le corps suit ce pinceau chaotique. Tout revient tout compte fait, à l'expression du bout des doigts.